

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1930

THÈSE

149 N

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Jean SALMON

Né le 25 Octobre 1904, à Tours

Jacques COITIER
Médecin de Louis XI

Président de Thèse : M. le Professeur MÉNÉTRIER.

MARCEL VIGNE, ÉDITEUR
13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13
PARIS

1930

ANNÉE 1930

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Jean SALMON

Né le 25 Octobre 1904, à Tours

Jacques COITIER

Médecin de Louis XI

Président de Thèse : M. le Professeur MÉNÉTRIER.

MARCEL VIGNÉ, ÉDITEUR
13, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 13
PARIS

—
1930

II. — AGREGÉS EN EXERCICE

	MM.
Neurologie et Psychiatrie	ALAJOUANINE.
Pathologie médicale	AUBERTIN.
Pathologie médicale	BÉNARD Henri.
Physiologie	BINET.
Chimie biologique	BLANCHETIÈRE.
Pathologie chirurgicale	BROCO.
Pathologie médicale	BRULÉ.
Pathologie chirurgicale	CADENAT.
Pathologie médicale	CATHALA.
Pathologie médicale	CHABROL.
Pathologie médicale	CHEVALLIER.
Pathologie chirurgicale	De l'AUDART-D'ALLAIRE.
Physique	DOGNON.
Pathologie médicale	DONZELOT.
Obstétrique	ECALLE.
Urologie	FEY.
Pathologie expérimentale	GARNIER.
Bactériologie	GASTINEL.
Pathologie chirurgicale	GATELLIER.
Histologie	GIROUD.
Pathologie médicale	HARVIER.
Anatomie	HOVELACQUE.
Pathologie médicale	HUTINEL.
Hygiène	JOANNON.
Parasitologie	JOYEUX.
Chimie biologique	LABBÉ (Henri).
Pathologie médicale	LAROCHE Guy.
Oto-rhino-laryngologie	LEMAITRE.
Anatomie Pathologique	LEROUX.
Pathologie chirurgicale	LEVEUF.
Pathologie mentale	LIAN.
Pharmacologie	MERCIER Fernand.
Pathologie chirurgicale	MONDOR.
Pathologie médicale	MOREAU.
Pathologie chirurgicale	MOULONGUET.
Pathologie chirurgicale	MOURE.
Histologie	MULON.
Anatomie Pathologique	OBERLING.
Anatomie	OLIVIER.
Médecine légale	PIÉDELIEVRE.
Obstétrique	PORTES.
Pathologie chirurgicale	QUÈNU.
Physiologie	RICHTÉ Fils.
Dermatologie et syphiligraphie	SÉZARY.
	VALLERY-RADOT.
	(Pasteur)
Pathologie médicale	VAUDESCAL.
Obstétrique	VELTER.
Ophthalmologie	VERNE.
Histologie	VIGNES.
Obstétrique	

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

Pharmacologie	BUSQUET.
Obstétrique	GUENIOT.
Obstétrique	LEQUEUX.
Parasitologie	NEVEU-LEMAIRE.
Histologie	DEMELIN.
Physique	ZIMMERN.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

(ANNEXE)

A TITRE PERMANENT

MM.

Clinique chirurgicale	ALGLAVE.
Clinique chirurgicale	AUVRAY.
Clinique chirurgicale	CHEVASSU.
Clinique médicale	LAIGNEI-LAVASTINE
Clinique obstétricale	LE LORIER.
Clinique médicale	LÉRI.
Clinique chirurgicale	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale	PROUST.
Clinique chirurgicale	SCHWARTZ.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes	MAUCLAIRE, agrégé.
Stomatologie	FREY.
Education physique	CHAILLEY-BERT.
Radiologie clinique	LEDoux-LEBARD.
Puériculture	WEILL-HALLÉ.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MÈNÉTRIER

Professeur d'Histoire de la Médecine
Vice-Président de l'Académie de Médecine
Médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu

*Qui nous a fait l'honneur d'accepter la prési-
dence de cette thèse. Hommage de profonde
et respectueuse reconnaissance.*

MEIS & AMICIS

A MONSIEUR LE DOCTEUR GENTY

A qui nous sommes profondément reconnaissant des conseils précieux qu'il nous a donnés pour ce travail.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX :

TOURS

MONSIEUR LE DOCTEUR BOSC

MONSIEUR LE DOCTEUR LAPEYRE

PARIS

MONSIEUR LE DOCTEUR CROUZON

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ THIROLOIX

MONSIEUR LE DOCTEUR RIVET

MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LÉVY-SOLAL

A MES MAITRES
DU SANATORIUM DE LA MALMAISON
MONSIEUR LE DOCTEUR BOUR
MONSIEUR LE DOCTEUR PRUVOST



Digitized by the Internet Archive
in 2026



Portrait de Jacques Coitier



La demeure de Coitier en 1839

Sur l'emplacement de l'ancienne maison de Navarre, rue Saint-André-des-Arcs, Jacques Coitier fit construire son habitation « à l'Abri-Cotier » prenant pour symbole un abricotier dans un écusson penché qui se voit « par une vieille sculpture sur la porte. »



Pilon de Médecin

(prêté par M. le Professeur WALTER)
représentant un médecin de l'époque de Louis XI sous un abricotier

On lit l'inscription suivante :
Magistri Jacobi Coyctieri tactum nec alterum



Pilon de Médecin

PRÉFACE

Le rôle considérable que Coitier a joué à la Cour de Louis XI ; l'influence extraordinaire qu'il a exercée sur l'esprit de ce monarque, ombrageux devant les vivants et assez pusillanime devant la mort ; l'action directe qu'il a eue dans les affaires de son temps ; ses relations avec les hommes les plus considérables de l'époque ; sa prodigieuse élévation ; les emplois du premier ordre qu'il a remplis et qui l'ont placé presque au rang des princes ; son avarice ; les dons immenses qu'il reçut du roi ; tout cela a nécessairement appelé l'attention des historiens sur Coitier et rendu sa physionomie comme inséparable de celle de Louis XI.

Aussi, tous les historiens, depuis Commines dont ils s'inspirent plus ou moins, parlent de Coitier. Les romantiques ne pouvaient manquer de le mettre en scène et le génie de Hugo l'a fait revivre en quelques pages célèbres qui laissent loin derrière elles la plate tragédie de Casimir Delavigne.

Mais tous, historiens, dramaturges, romanciers se sont complu à dépeindre un homme qui n'avait du médecin que le nom, « hardi et brutal », dit Michelet, terrorisant le roi

et lui extorquant argent, charges et bénéfices. Semblable description tient plus de la légende que de la réalité historique ; et il semble bien qu'il faille en attribuer la responsabilité à Commynes. Le Sire d'Argenton, dans ses *Mémoires*, est très dur pour Coitier. Cependant, dit M. Pierre Champion (3), à lire la correspondance et le testament du médecin, on a l'impression qu'il était prudent, instruit, libéral et pieux. On le considérait de son temps comme une lumière en médecine et sa carrière médicale fut le principal instrument de son succès et de sa fortune.

Grâce aux érudits qui, depuis cinquante ans, ont étudié le règne de Louis XI, la légende du roi cruel a vécu. Nous avons pensé qu'on pouvait en appeler de celle qui présente uniquement Coitier comme un exploiteur de son royal client. Et c'est pourquoi nous avons consacré ce travail au médecin de Louis XI (*).

(*) Les indications bibliographiques ont été reportées à la fin de notre travail.

CHAPITRE PREMIER

Les Maladies de Louis XI

On a beaucoup écrit sur la santé de Louis XI et M. Pierre Champion (3), avec quelque raison semble-t-il, n'accorde pas grande valeur à tout ce qui a été dit sur ce sujet. Voyons ce qu'on peut en retenir.

C'est en 1467 que se fixe la première étape morbide de Louis XI : « une fièvre continue », sans caractère bien précis, de courte durée et de laquelle, par conséquent, on ne peut rien dire.

Par la suite, on le voit accuser des hémorroïdes, des maux d'estomac, des douleurs dans la région du foie, des démangeaisons continues qui ont fait dire que Louis XI était atteint d'herpétisme, voire de lèpre.

En 1478, Louis XI — qui n'a que cinquante-cinq ans — commence à décliner. Lui, si actif jusque-là, éprouve le besoin de s'isoler.

En mars 1479 (et non 1480, comme le dit Commines), à Forges, il fait un ictus apoplectique. « Il perdit de tous points la parole, et toute cognoissance et mémoire », narre

Commines. Monseigneur de Vienne, « pour lors son médecin », lui fait « bailler ung clystère, et ouvrir les fenestres et bailler l'air. »

Le roi ne pouvait s'exprimer que par signes, il arrivait néanmoins à se faire comprendre. « Il entendoit peu ce qu'on luy disoit, mais de douleur, il n'en sentoit point... il ne formoit guère de mots... Au bout de deux ou trois jours, la parole luy commença à revenir et le sens... Et voulut les lettres qui estoient arrivées et qui arrivoyent à chascune heure. On luy monstroît les principales et je les luy lysoye. Il faisoit semblant de les entendre, les prenant en sa main et faignoît de les lire, combien qu'il n'eust nulle congnoissance, et disoit quelque mot ou faisoit signe des responses qu'il vouloit qui fussent faictes.

Nous faisons peu d'expédition an actendant la fin de ceste malladie, car il estoit maistre avecques lequel il falloît charrier droict. Ceste malladie luy dura environ quinze jours, et revint quant au sens et à la parole en son premier estat. Mais il demoura faible et en suspicion de retourner en cest inconvenient; car, naturellement, il estoit enclin à ne vouloir croire le conseil des médecins » (6).

Le roi se rétablit; mais une seconde étape le surprend en 1481 : « de rechief perdit la parole et fut bien deux heures qu'on cuydoit qu'il fust mort. » Comme on croyait qu'il s'agissait de mal caduc, on le voua à « Monseigneur Saint Claude », grand patron des épileptiques : « incontinent, dit

Commines, la parolle luy revint, et sur l'heure alla par la maison, très foible. »

Il tombe de nouveau malade à Argenton, puis à Thouars. Il entreprend alors le pèlerinage de Saint-Claude ; une accalmie se produit.

Le roi revient à Plessis ; il a des hallucinations, il ne voit que conspirateurs autour de lui ; comme il prétend que son corps pue, il fait une grande consommation de parfums, surtout de poudre de violettes. Comme il ne peut plus visiter les églises les plus renommées pour leurs miracles, il leur envoie des donations ; il fait apporter la Sainte Ampoule de Reims, convoque l'hermite François de Paul, fait transporter le Parlement à l'abbaye de Saint-Denis pour qu'il prie à son intention.

Mais, comme le dit un chroniqueur, il fallait qu'il passa par où les autres ont passé. Le lundi 25 août 1483, il fut frappé d'une nouvelle attaque : « Dès ce que le mal le print, perdit la parolle, comme autres fois avait faict ; et, quant elle luy fut revenue, se sentit plus foible que jamais n'avoit esté, combien que, paravant, l'estoit tant que à grand peine pouvoit-il mectre la main jusques à la bouche et estoit tant maigre et tant desfaict qu'il en faisoit pitié à tous ceulx qui le veyoient. »

Il mourut le samedi suivant 30 août 1483, après, dit Commynes « de longues et de dures incommoditez de corps et d'esprit. »

Bien que n'aimant pas les médecins, Louis XI en eût toujours autour de lui : Denis de Soulfour, en 1465 ; Geoffroy Alenquin, en 1466 ; Robert Poittevin, en 1467 ; Jacques Loste, Pierre Choynet et Philippe Potard, en 1470 ; Guillaume Girard, en 1474 ; Jean de Saint-Firmin, chirurgien ; Hélión de Brie, en 1479. Et des médecins astrologues comme Arnould de la Palu, Jacques Loste, Jean Colman d'Orléans, Angelo Cato, Robert de Cazel, qu'il préférait aux autres parce que, d'après lui, ils excellaient dans l'art de découvrir du bonheur pour leur malade et savaient répondre à l'occasion, des paroles de guigne et de mauvais sort.

Il s'adressa même à une « sirurgienne » qu'il s'attacha pour coopérer à la guérison de ses infirmités, et fit demander par ambassadeur une consultation au médecin italien Ferrari.

Car, ce roi redouté de ses sujets tremblait devant la maladie. En 1475, avant d'arriver à Beauvais, il apprend qu'une épidémie y règne. Il charge Coitier de faire fermer les huis et les fenêtres, là où il y a eu des malades, d'empêcher ceux de la Maison-Dieu de sortir, de faire « bon feu par la ville, au matin et soir, et principalement ès carrefours de là où on s'est mort de nouvel. »

En 1479, tandis qu'il se dispose à gagner Dijon, il s'inquiète de l'air, de la mortalité ; il demande s'il n'y a point d'épidémie à Dijon.

En 1483, il a peur d'être empoisonné : il fait faire une expérience de poison sur un chien (19), et comme on lui

rapporte que Jehan Poictou, un gentilhomme de sa maison, a été tué par poison, il le fait ouvrir.



Rien d'étonnant donc à ce que le monarque absorbe un nombre considérable de drogues, à ce que l'on fasse même sur lui des essais de transfusion qui donneront naissance à la légende de Louis buvant le sang des enfants (3). Rien que dans les trois mois de novembre, décembre 1479, janvier 1480, le roi paye à ses apothicaires la somme de 651 livres, 15 sols, 8 deniers, soit environ 20.000 francs ! Toute la pharmacopée de l'époque y passe : l'ongle de pied d'élan, le gui, la raclure de crâne humain, la farine de pois, enfin le sang des tortues ; un archiâtre — ne serait-ce pas un précurseur ! — conseille même au roi de s'exposer à contracter la fièvre quarte pour guérir de sa maladie nerveuse.

A ces traitements s'ajoutent ceux que Louis imagine lui-même. Car, il a ses idées sur le régime de santé ; parmi les quelques livres qui le suivent, il y a des traités de médecine. Et à l'occasion il fait mettre en pratique ses conceptions. C'est ainsi qu'il écrit au sujet de ses nièces :

« Je ne suis pas phisicien, mais il me semble qu'on ne les doyt point garder de boyre entre deux heures, quand elles auront soif, et leur faire mectre beaucoup d'eau dans leur vin, et qu'elles ne boyvent que petits vins de Touraine, et ne leur donner point de salleure, ne de viande là où il y ayt es-

pices, mais bouilly et toutes viandes moictes, et ne leur donner point de fruict, réservé des raisins qui soient bien meurs. Il me souvient qu'on dit que les surains sont bons; mais il y en a d'autres qui sont bien maulvais et font venir le flus du ventre. » Conceptions assez justes, il faut le reconnaître, comme celles que nous avons relatées à propos des épidémies.



CHAPITRE II

Jacques COITIER

I. — Les origines de COITIER

Jacques Coitier (*) naquit à Poligny (**), petite ville du comté de Bourgogne (c'est-à-dire de Franche-Comté) (***), on ne sait par précisément à quelle époque ; mais, dit Chéreau (4), ce fut à coup sûr un peu avant le milieu du XV^e siècle.

Il appartenait à une famille honorable et riche qui entra souvent dans l'Echevinage ou Conseil d'Etat de la ville de Besançon, et qui avait à Poligny sa demeure dans le quartier dit de Notre-Dame, ou de Moutier-Vieillard, hors des murs.

Coitier se livra à l'étude de la médecine. Les premières années de sa vie nous sont inconnues ; on ne sait pas même ni où il étudia, ni où il prit ses grades. Les registres origi-

(*) Coitier, Coittier, Cottier, Coytier, Coytnier, Coyttier, Coictier, Coc-tier, Conthier, voilà les diverses manières dont on trouve ce nom écrit. Plusieurs signatures de la main de ce médecin, prouvent, dit Chéreau (4) que c'est bien Coitier qu'il faut écrire.

(**) Ceux qui ont contesté le lieu de naissance de Coitier ignoraient la lettre de naturalité de Jacques de Coitier donnée par Louis XI, en 1473.

(***) Toubin (20) dit que Coitier était un « Bourguignon salé ». On appelait autrefois ainsi les habitants de la partie du Jura qui renferme les diverses salines.

naux et manuscrits de la Faculté de Médecine de Paris, que Chéreau (4) et Wickersheimer ont dépouillés avec soin, n'en font point mention, même parmi les docteurs qui abandonnèrent la régence et les leçons pour suivre d'autres voies de fortune. On chercherait en vain son nom dans l'histoire de l'Ecole de Montpellier, par Astruc. On en est réduit aux conjectures ; Chéreau pense que ce personnage qui devait jouer un si grand rôle à la Cour de Louis XI, s'était assis sur les bancs de l'Université de Dôle, Université fondée par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, et qui possédait au siècle de Coitier une réputation méritée par plusieurs savants qu'elle avait produits (13).

Le nom du premier client attitré de Coitier, Philippe de Bresse, cinquième fils de Louis II, duc de Savoie, laisserait supposer, dit M. Léon Gautier (11) qu'il fréquenta une université italienne, peut-être Turin. Cette supposition expliquerait en même temps, dans une certaine mesure, comment le jeune médecin comtois entra au service du roi de France. Philippe de Bresse était, en effet, le frère de la reine Charlotte de Savoie, seconde femme de Louis XI. Sur la demande de son père, il fut détenu au château de Loches de 1463 à 1466. Il est fort possible, dit M. L. Gautier, que, durant ces trois années, Louis XI ait eu l'occasion d'apprécier les talents du médecin de son beau-frère et l'ait alors attaché à sa personne. C'est, en effet, en 1467, que nous rencontrons la première trace de la bienveillance royale en faveur de Coitier sous forme de lettres de naturalité.

II. — Le malade et le médecin

Quel sera donc le rôle de Jacques Coitier en tant que directeur de la santé de Louis XI ? Ce roi autoritaire est doué d'une ruse incomparable, d'un sens de l'utile et de l'à propos exagéré, d'une activité psychique extrême. Le psychiatre semble peu autorisé à promener un regard indiscret sur cette mentalité.

Cependant, dès sa jeunesse, Louis XI fait preuve d'une disposition mélancolique avec son caractère inégal et sombre, recherchant la solitude. Vers la fin du règne, des idées de persécution apparaissent même, alors que le « dict seigneur s'enferme en sa maison du Plessis comme en une place de frontière estroictement gardée. » Il a suspicion de tous et ne voit que des conspirateurs autour de lui.

De son mysticisme font preuve ses prières à haute voix devant ses amulettes ainsi que ses multiples superstitions.

Enfin, on constate chez Louis XI un état hypocondriaque très marqué. « Il craignoit beaucoup les maladies avant qu'elles lui advinsent. » Surtout l'idée de la mort lui est intolérable. N'a-t-il pas défendu d'en prononcer même le nom devant lui ? Il a la tendance continue à s'occuper de sa santé qui trouve, comme nous l'avons vu, la formule d'une préoccupation morbide dans ses conversations, ses lettres, ses lectures. De l'hypocondriaque, il a aussi la « suggestibilité » anxieuse et interprétative surtout vis-à-vis de son médecin.

Très habile psychologue et surtout très ambitieux, Jacques Coitier devina vite tout le parti qu'il pouvait tirer de ses fonctions de directeur de la santé auprès d'un prince aussi craintif de la mort et aussi superstitieux. Il sentit le côté faible du monarque égoïste qui voulait que tout pliât sous sa despotique autorité, et dont l'affection pour ses familiers se mesurait exclusivement sur le degré de services qu'il recevait. Il comprit qu'il n'y avait qu'un moyen de dominer un roi qui jusque-là avait dominé tout le monde, mais que les souffrances, la maladie et la crainte de la mort pouvaient livrer pieds et poings liés à celui qui se ferait passer pour le dispensateur de la santé et de la longévité.

Coitier commença par s'insinuer dans les bonnes grâces de Louis : il se ménagea adroitement des entrevues secrètes avec lui. Il ne se fit pas scrupule d'indisposer le prince contre les médecins qui étaient alors auprès de lui : Philippe Potard, Enguerrand de Parenty, Pierre Chomet, Denis Soulz-le-Four, Angelo Catho et Claude de Moulins. Il lui persuada que lui seul pouvait lui prolonger ses jours ; que les autres médecins n'entendaient guère à sa maladie ; que lui, par contre était parvenu à connaître son tempérament et que s'il était seul, il le guérirait. S'il ne fit pas congédier ses confrères, il les tint à l'écart, sans action, sans influence, et manœuvra avec tant d'habileté qu'il resta le maître de la place, à l'abri de toute contrainte, débarrassé de tout contrôle

gênant. Il prit alors un ascendant extraordinaire sur l'esprit du monarque.

On a dit qu'il l'asservit complètement à sa tyrannique volonté. Et Philippe de Commines prétend qu'il ne craignait pas de lui parler avec brutalité, ne le traitant ni plus ni moins qu'il l'eût fait de son égal, faisant trembler une tête couronnée qui faisait trembler la féodalité.

« Ledit médecin, narre Commines, luy estoit si très rude, que on ne diroit point à ung varlet les oultraigeuses et rud-des parolles qu'il luy disoit; et si le craignoit tant le dict seigneur qu'il n'eust osé l'en envoyer et s'en plaignoit à ceulx à qui il parloit; mais il ne l'eust osé changer, comme il faisoit tous autres serviteurs; et pour ce que ledict médecin luy disoyt audacieusement ces motz : « Je scay bien, bien que ung matin vous m'envoyerez, comme vous faictes d'autres, mais par là... (ung grand serment qu'il juroit) vous ne vivrez point huict jours après ! »

De ce mot-là s'espoventoit tant, que après ne le faisoit que flatter et luy donner. Qui luy estoit ung grant purgatoire en ce monde, « veu la grant obéissance qu'il avait eue de toutes gens et de grans hommes » (6).

Casimir Delavigne, dans sa tragédie *Louis XI* (7), fait à peu près dire la même chose à Coitier. A Commines qui l'adjure de devenir le soutien du roi au lieu d'être son persécuteur, le médecin répond :

Il serait mon tyran, si je n'étais le sien.
Vrai Dieu ! ne l'est-il pas ? Sait-on ce qu'on m'envie ?
Du médecin d'un roi, sait-on quelle est la vie ?
Cet esclave absolu, qui parle en souverain,
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain.
Je ne m'appartiens pas, un autre me possède :
Absent, il me maudit, et, présent, il m'obsède ;
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas ;
S'il reste, il faut rester ; s'il part, suivre ses pas,
Sous un plus lourd fardeau baissant ma tête altière
Que les obscurs varlets courbés sous sa litière.
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,
Quand, de ce triple pont, qui le rassure à peine,
J'entends crier la herse et retomber la chaîne,
C'est moi qu'il fait asseoir au pied du lit royal,
Où l'insomnie ardente irrite encore son mal :
Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse,
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse ;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain ;
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain :
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche,
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche,
Mais, s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ses douleurs s'il fatigue mes nuits,
Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance,
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus,
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus.
Misérable par lui, je le fais misérable ;
Je lui rends en terreur l'ennui dont il m'accable :
Et pour souffrir tous deux, nous vivrons réunis,
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassemble,

Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble,
Jusqu'à ce que la mort, qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours, dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse, et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

Tel aurait été Coitier. M. Pierre Champion qui est un bon juge pense que le portrait n'est pas très exact; il est au moins incomplet. Et pour le compléter, il faut lire les lettres de Coitier que M. Léon Gautier a publiées, il y a quelques années (II).

III. — Quelques clients et correspondants de COITIER

La plupart de ces lettres sont relatives à des malades; quelques-unes seulement traitent exclusivement d'affaires personnelles intéressant Coitier, ses parents ou ses amis. Ses principaux correspondants appartiennent au monde médical : ce sont des médecins du Roi tels que maître Enguerand de Parenty, chanoine de Notre-Dame, et maître Pierre Etienne, ainsi qu'un certain « maître Nicolas », qualifié lui aussi de *physicus regius*. A ces praticiens il faut joindre quelques parents, alliés ou amis, qui s'adressent à Coitier pour solliciter sa protection; enfin, un de ses compatriotes et cousins, Claude Bouvier, qui étudie la médecine à la Faculté de Montpellier.

Le premier malade dont il est question dans ces lettres et à la santé de qui le Roi porte de l'intérêt est un certain

maître Nicolas, soigné à Compiègne par un collègue de Coitier, qui tient celui-ci au courant des diverses phases de la maladie. Un des symptômes de ce mal est le désir constant de changer de place : Maître Nicolas éprouve des angoisses qui résultent d'un violent ébranlement nerveux : « *ratione fortis impressionis in ymaginativa* ». Coitier envoie son avis sur l'opportunité d'un changement d'air, tout en se défendant poliment de donner un conseil : « *in hoc, dit-il, nolo docere Minervam* », et il assure son collègue de l'entière confiance de Louis XI. Dans une autre lettre, il lui recommande de ne modifier en rien le traitement : « *debetis continuare incepta et nil innovare, nisi aliud superveniret, quod non credo* ». Il faudra de plus prévenir le roi s'il survient quelques changements dans l'état du malade. Celui-ci prend des forces de jour en jour et deux lettres apprennent à Coitier les progrès de la convalescence et lui décrivent le régime réconfortant que l'on fait suivre à maître Nicolas. Toutefois, une rechute se produit, due à une imprudence du médecin ; ainsi Coitier lui écrit de modifier le traitement, l'engageant, afin de parfaire la guérison, à conduire son malade dans une résidence de son choix, appropriée à son état de santé, ce qui, dit-il, exercera sur lui une heureuse influence : « *quia continens mutat contentum* ».

Un autre personnage célèbre, Malet de Granville, seigneur de Marcoussis et de Montaigu, fut soigné par les médecins du roi, sous la direction de Coitier. Celui-ci, contraint

d'accompagner son maître dans le Nord de la France, où allait se négocier le traité de Picquigny, soignait son malade surtout par correspondance. C'est ainsi que maître Pierre Etienne et Enguerrand de Parenty, chargés de suivre la maladie du sire de Montaigu, reçoivent des lettres où Coitier leur marque la satisfaction causée à Louis XI par les bonnes nouvelles qu'ils ont envoyées et où il approuve la décision qu'ils ont prise de faire changer d'air leur malade. Le sire de Montaigu était soigné à la conciergerie du bois de Vincennes; mais la proximité de Paris valait au malade une telle affluence de visiteurs et d'amis que maître Pierre Etienne finit par s'alarmer et réclama l'autorisation de l'éloigner, mesure d'autant plus prudente que la peste décimait alors les Parisiens. D'ailleurs, la guérison n'était pas proche, le malade souffrait toujours de troubles du côté des reins pour lesquels maître Pierre lui avait institué un traitement : lait d'ânesse, bains tièdes brusquement refroidis, nourriture abondante, vin rouge de France amplement mouillé d'eau, looch à la casse, sucre rosat, sirop de violettes, etc...

Transporté dans ses terres, à Marcoussis-en-Hurepois, le malade alla mieux. Et maître Pierre ne cache pas sa joie d'avoir pu opérer ce déplacement, ce qui l'engage à demander une récompense : « N'oubliez pas, je vous en prie, écrit-il à Coitier, de me recommander aux bonnes grâces du roi notre sire et de lui dire que la guérison est commencée. » Le sire de Montaigu acheva de guérir, puisqu'on le trouve

l'année suivante chargé d'instruire le procès de Jacques d'Armagnac.

Dans une autre lettre, il est question d'un haut dignitaire ecclésiastique, l'évêque d'Amiens, qui souffre d'écrouelles. Son médecin particulier, ancien élève de Coitier, demande à son maître si, en présence de l'insuccès des remèdes essayés jusqu'ici, il ne pourrait pas soigner le prélat. Pourtant, il redoute la saignée : « Nonnulli quidem illam collaudant, alii vero suspectam habent et nimium timorosa. » Sans tarder, et tout en déplorant le peu de détails qu'il lui donne, le médecin du roi écrit à son élève une lettre curieuse où, s'aidant de citations de Rhazès et d'Avicenne, il se garde prudemment de formuler un conseil précis, faute, dit-il, de connaître le processus de la maladie; il ne voudrait pas, ajoute-t-il malicieusement en finissant, s'exposer à contredire les hommes éminents que l'on a consultés avant lui, de peur d'outrepasser ses droits et de semer ainsi la discorde entre ses confrères.

La santé des malades n'était pas la seule chose qu'alimentait la correspondance entre Coitier et ses collègues. Le médecin Pierre Etienne était un père prévoyant qui, tout en rendant compte à son collègue du résultat de ses soins, trouvait moyen de prier son puissant ami d'obtenir pour son fils Robert une prébende vacante en la cathédrale d'Albi ou la commanderie de l'hôpital de Saint-André de Gaillac, également disponible. Une certaine intimité devait d'ailleurs, dit

M. L. Gauthier, existe entre les deux confrères, puisque Pierre Etienne fuyant la peste qui sévit en Berry, va s'installer dans une maison appartenant à Coitier, qui de son côté lui exprime sa satisfaction de le savoir chez lui, son regret de ne pouvoir l'y rejoindre, et lui recommande en même temps de surveiller un sien pupille qu'il a dû trouver dans cette demeure où il poursuit sans grande ardeur ses études médicales. Ce jeune homme nommé Jean Guy, ne profita guère des leçons de maître Pierre, car dans une lettre on voit qu'il est à Montpellier où il semble travailler sous la direction d'un cousin et compatriote de Coitier, Claude Bouvier, étudiant à cette même Faculté. Malgré la joie que lui causent les progrès de Jean Guy, l'archiatre conseille à son parent de tenir son élève les rennes serrées « *strictis habenis* », et de l'empêcher de se distraire en le gardant « *semper in camera retrudatum* » ; il termine en mettant à la disposition de Claude Bouvier et son influence et ses services.

L'insigne faveur où Louis XI tenait son médecin donnait une grande valeur à une proposition de ce genre. Aussi, après Pierre Etienne sollicitant pour son fils, voit-on le doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Enguerrand de Parenty, prier humblement « maître Jacques » de lui servir d'interprète auprès d'Olivier le Daim, de qui dépend le succès d'une affaire à laquelle il s'intéresse au plus haut point pour un sien neveu. Non content d'écrire lui-même, le doyen charge,

en outre, Pierre Etienne de rappeler sa requête au tout puissant médecin.

Enfin, une autre lettre curieuse est celle d'un collègue et ami de Coitier, père de cinq enfants. Il ne paraît pas avoir été heureux en ménage, car il traite le mariage de « *jugum gravissimum peneque importabile cervicibus* ». Son plus jeune fils est de santé délicate et il le destine à l'Eglise. Il l'a nommé Jacques, du nom de Coitier, et il demande tout simplement au parrain malgré soi, dont il vient d'apprendre le prochain mariage, de se faire donner, tandis que son célibat le lui permet encore une des prébendes de la collégiale de Saint-Aignan, afin d'en gratifier ensuite son filleul. Mais il est essentiel, dit-il, d'agir promptement, car « *unus aut duo canonici illius ecclesie brevem minantur ruinam* ». Et la lettre se termine, dit M. L. Gauthier par l'assurance des récompenses éternelles si l'archiâtre peut obtenir à son protégé ce bénéfice ecclésiastique.

IV. — Les bénéfices du médecin du Roy

Coitier demanda pour les autres, mais surtout pour lui-même. Pendant les sept années qu'il resta auprès de Louis XI, Coitier reçut de son royal client un grand nombre de bénéfices; les richesses suivaient les honneurs.

Comme il était bourguignon (Comté de Bourgogne) et par conséquent étranger au royaume de France, il ne pouvait posséder aucuns biens, ni en disposer à son gré, sans un di-

plôme royal spécial. Aussi, dès le mois d'août 1473, se fit-il expédier des lettres de naturalisation, dont voici le texte (4) :

Loys XI, par la grâce de Dieu, Roy de France. Savoir faisons à tous, présent et avenir. Nous avons receue l'umblé supplicacion de nostre ami et feal conseiller et médecin ordinaire, maistres Jacques de Coitier, escuier, docteur en médecine, natif de Poligny, au comté de Bourgogne, contenant qu'il est venu despieça demourer en nostre royaume ouquel il s'est depuis tenu et vient encores en nostre service, et y a acquis des biens, en esperance d'y faire sa residance toute sa vie. Mais, pour ce qu'il n'est pas natif d'icellui notre royaume, il doubte que après son decès on veuille mectre empeschement en ses dits biens, et les prendre de par nous, comme biens aubeine, se nostre grâce ne lui estoit sur ce impartie, comme il dit humblement, requérant icelle. Pourquoy, nous, ces choses considerans, et les bons et agréables services que le dit suppliant nous a faiz et fait chascun jour ou dit estat de medicin et autrement, en plusieurs manières, audit suppliant pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons octroïé et octroions de grâce especial, plaine puissance, et auctorité royal, par ces présentes, qu'il puisse acquérir en nostre dit royaume, tant et tels biens, meubles et immeubles, qu'il en pourra licitement acquérir; et d'iceuls bien, ensamble ceux qu'il a jà acquis, ordonner et disposer par testament, ou autrement, ainsi qu'il lui plaira; et que ses héritiers

tiers lui puissent succéder et appréhender ses dites successions et biens, tout ainsi que se lui et ses dits hoirs estoient natifs de nostre dit royaume. Et quant à ce, les avons habilitiez et habilitons de nos dites grâce et auctorité, par ces dites présentes, sans que aucun empeschement leur soit ou puisse estre mis au contraire, ne qu'ils soient tenus pour ce à nous paier, ne aux nostres, aucunes finances; laquelle nous avons, audit suppliant, pour considération de ses services, donné et quitté, donnons et quittons de nostre dite plus ample grâce, par ces mesmes présentes, signées de nostre nom, si donnons en mandement à nous aînés et feaulx gens de nos comptes et trésoriers, au Senéchal de Poitou, et à tous nos justiciers et officiers, ou à leurs lieutenants, présens et advenir, et à chacun d'eulx, si comme à luy appartiendra, que ledit suppliant et ses dits hoirs, ils facent, souffrent et laissent joir et user paisiblement de nos présents, grâce, habilitation, ou quittance et octroy. Et se aucun empeschement leur estoy cy-après uni au contraire, si l'ostent ou facent oster, et mettre sans delay au premier estat et den. Et afin que ce soit chose ferme et estable à tous jours, nous avons faict mettre nostre scel sur ces dites présentes, sauf en autres choses nostre droit et l'aucry en toutes.

Donné au Mont Saint-Michel, au mois d'aoust, l'an de grâce mil CCCC soixante-treize et de notre règne le treizième.

Loys.



La première faveur que Coitier obtint, fut d'être nommé *clerc ordinaire* en la Chambre des Comptes de Paris, le 30 septembre 1476. Quoique les titulaires de cette charge ne fussent pas alors au rang des juges, ils n'en étaient pas moins très considérés, parce que c'était de leur ordre qu'étaient tirés les maîtres clercs, et qu'ils pouvaient espérer remplir plus tard des emplois importants dans la même Chambre. De plus, leurs appointements n'étaient pas à dédaigner : les clercs ordinaires avaient par jour six sols parisis environ 45 francs aujourd'hui) sans compter les droits de robes, de manteaux, de gants, de manchons, de chapeaux, de bonnets, de harnais, de trousses, de chevaux, d'étuis de manteaux, de canifs, d'écritoires, etc...; de sorte que leurs appointements atteignaient la somme de deux cent quatre-vingt-six livres, dix-sept sols, six deniers.

Trois ans après, comme Louis XI avait créé un poste de Vice-président de la Chambre des Comptes, Coitier l'obtint à la mort du premier titulaire, Philippe-le-Bègue, en 1479.

En 1480, un certain Riboteau, chargé de faire le paiement du France-Archen de Champagne, redevait au roi une somme assez considérable. Le monarque saisit cette occasion pour faire un présent à son médecin; il garda pour lui la moitié des sommes que devait rendre le payeur du France-Archen, et donna l'autre moitié à Coitier.

En novembre 1481, Louis XI lui fait encore don de tout

le droit que Jean Cauchon, parent de l'évêque de Beauvais, avait sur les biens de certains Anglais, ainsi que des biens mêmes du juge de Jeanne d'Arc, mort en 1443 et jeté à la Voirie.

En 1482, Louis XI « par considérations des bons, agréables et continuels services que son aîné et féal conseiller et médecin, maistre Jacques de Coitier, vice-président de la Chambre des Comptes, lui a par ci devant faite, et fait chascun jour, près et à l'entour de sa personne, pour la conservation de sa santé, tant en son estat de medecin que autrem », donne à Coitier, par lettres patentes de février 1482, le prieuré de Montmorillon, et par lettres de mai, la « chastellenie de Rouvre » en Bourgogne.

Cette même année, en septembre, dans un édit signé au Plessis-du-Parc, Louis XI « voulant en reconnaissance et rémunération des savants, louables et recommandables services que lui rend chascun jour son médecin, et devant aussi, en reconnaissance d'iceuly services, le élever de plus en plus en honneurs et biens, afin qu'il ait toujours de quoy mieux soutenir honorablement son estat » avait donné à Coitier la châtellenie de Poissy ; un mois après, il lui fit encore don d'une maison sise en la basse-cour du château de Plessis.

C'est en 1482 aussi que Coitier fut nommé premier président de la Chambre des Comptes, dignité importante, dont le titulaire était appelé à figurer dans les actes politiques les plus élevés, et Concierge et Bailli du Palais.

ce qui comportait des profits considérables, et constituait un emploi des plus fructueux du royaume. Outre des appointements fixés de douze cents livres (180.000 francs), le titulaire percevait des droits énormes sur tous les artisans dont les échoppes se trouvaient alors dans l'enceinte du Palais. Il avait justice basse et moyenne, des rentes et des cens sur plusieurs maisons, le droit de donner et d'ôter les places aux merciers qui vendaient dans les allées, justice moyenne et basse et seigneurie censuelle sur treize maisons situées à Notre-Dame-des-Champs, certains droits sur la boucherie de Paris, etc, etc....

Ces avantages étaient d'autant plus considérables que Louis XI, voulant toujours conserver Coitier auprès de lui, lui avait délivré le 17 octobre 1482, des lettres patentes qui le dispensaient de remplir les devoirs de ses charges.

C'est peu après, le 26 novembre 1482, qu'il obtint encore en don le fief royal de Poligny, la clergie ou greffe du Bailliage d'Aval, dont Poligny était le siège principal depuis 1427, et qui refermait presque toute la basse Franche-Comté; le 20 février 1483, Coitier, introduit en grande cérémonie dans une des salles du Palais-Royal, vint faire l'hommage accoutumé, par lequel il devenait seigneur de sa ville natale (*).

Dans ce même mois de février 1483, Louis XI, pour

(*) Dans cette distribution de biens, les parents de Coitier eurent leur part. Un de ses neveux, Pierre de Versé obtint l'évêché d'Amiens.

couronner ses colossales libéralités envers son médecin, lui fit encore don des Châtellenies de Brazay et Saint-Jean-de-Losne, pour le récompenser de ses « grands, louables et recommandables services, et pour la guérison de la très grande maladie dont il a été atteint », guérison que le médecin n'avait pu obtenir qu'en déployant « une grande diligence et sollicitude. »

Une fortune si rapidement acquise suscita à Coitier quelques ennemis et aurait pu lui en faire de beaucoup plus nombreux, si, assez astucieux, il n'eut songé à parer l'orage. Après avoir obtenu une place qu'il convoitait, il avait toujours souci de demander pour ceux qu'il remplaçait quelques compensations et de leur faire accorder des fonctions inférieures à celles qu'ils avaient occupées. Le dépouillement des victimes était mis sur le compte du roi et la bienveillance dont ils redevenaient l'objet, était l'œuvre du médecin.

V. — COITIER après la mort de Louis XI

D'après une opinion assez généralement répandue et partagée par Naudé, Guion, Moreri, Brice et d'autres écrivains, Coitier, après la mort de Louis XI, ayant perdu toute influence, aurait été chassé de la Cour, poursuivi pour exactions, et ne se serait tiré de la fâcheuse position qu'on était tenté de lui faire, qu'en donnant à Charles VIII, sous forme d'illusoire emprunt, une somme considérable dont ce prince avait besoin pour son expédition de Naples. On a même

prétendit que Louis XI avait fini par haïr son médecin; qu'il avait donné ordre au grand prévost, son cher confident, de l'arrêter, de se défaire sourdement de lui, et que Coitier ne dut son salut qu'à la grande amitié qui l'unissait à Tristan.

Dans les recherches auxquelles il s'est livré, Chéreau (4) n'a rien trouvé qui justifiât pareille opinion. Sous le successeur de Louis XI et même sous Louis XII, Jacques Coitier, tout en descendant quelques échelons des honneurs qu'il avait accumulés sur sa tête, sut encore poursuivre une haute et brillante carrière.

Cependant, le 22 septembre 1483, moins d'un mois après la mort de Louis XI, Coitier se voit enlever son office de premier Président-Clerc des Comptes, mais le 26, il est réintégré comme Vice-Président, avec des lettres patentes qui reconnaissent les « grands, agréables services que icelluy Conseiller, maistre Jacques de Coitier, a faits à nostre feu seigneur et père, durant sa maladie, en grande cure, peine, travail et assiduité de sa personne, de jour et de nuit. » Ce n'est pas là l'expression d'une disgrâce, encore moins d'un châtiment.

Jacques Coitier, qui put ajouter encore à tous ses titres acquis sous Louis XI, celui de Chambellan du roi, dont il fut revêtu par Charles VIII, conserva cet office de Vice-Président des Comptes pendant toute sa vie, c'est-à-dire sous le règne de ce dernier prince et dans une grande partie de celui de Louis XII.

Charles VIII emprunta même au médecin de son père, vingt-six jours après son avènement au trône, la somme importante de vingt-trois mille cent livres (environ cinq millions actuels), dont le remboursement devait s'exécuter par septième d'année en année, mais n'eut un commencement d'exécution que quatorze ans après.

Rien de plus faux donc que l'assertion qui montre Jacques Coitier abandonné, poursuivi, traqué par les successeurs de Louis XI. Il conserva la haute dignité de Vice-Président des Comptes, se faisant appeler « noble homme, Chevalier, Conseiller, Chambellan du roi et seigneur d'Aunay, de Nonneville, de Persan, de Gandelus et de Rochefort-sur-Armançon. » Mais il vit diminuer ses revenus. La Châtellenie de Poissy, celle de Triel, de Saint-Germain-en-Laye, la Conciergerie du Palais, la geôle, les étaux, échoppes, maisons, etc..., qui englobaient, pour ainsi dire, le Palais occupé par les grands corps de l'Etat, tout cela produisait annuellement de gros bénéfices; les revenus en furent payés à Coitier exactement jusqu'au jour où Louis XI rendit l'âme. Mais Charles VIII à son avènement au trône, ayant révoqué tous les dons qui avaient été faits par son père, Coitier qui, par une amère décision, contresigne avec plusieurs autres personnages des lettres de révocation, eut la poignante douleur de ne plus voir arriver dans ses coffres « les termes échus à la Saint-Rémy, à la Toussaint, à Noël, à la Chandeleur, à Pâques, à l'Assomption » de l'an de grâce 1484. Pour ren-

trer dans ces bénéfices, il frappa à la Chambre des Comptes, il s'adressa à ses « chers frères ». Mais la Chambre fut sourde à la voix de son Vice-Président, et lui accorda en tout et pour tout... cent francs parisis.



Déjà vieux, comblé de richesses, Coitier songea à se ménager pour le reste de son existence une demeure paisible, où il put sans encombre et à l'abri du tourbillon de la Cour, jouir des biens qu'il avait amassés.

Dès le 18 juillet 1481, il avait acheté la Seigneurie d'Aulnay, à quelques pas de la forêt de Bondy, tout près de l'abbaye de Livry. Elle ne lui coûta pas moins de 3.156 écus d'or. Il rendit foi et hommage le 19 juillet à Charles VIII et le même devoir à Louis XII le 14 juillet 1498. Assez mesquine d'abord, la Seigneurie d'Aulnay devint, grâce aux nombreuses acquisitions que ne cessa de faire Coitier, une des plus riches du Vicomté de Paris.

Quant à l'hôtel qu'il désirait faire édifier à Paris, Coitier choisit pour cela un terrain, lequel, situé rue Saint-André-des-Arcs, faisait partie d'une immense propriété qu'on nommait le *Séjour d'Orléans*, parce qu'il avait d'abord appartenu à Philippe de France, duc d'Orléans. Cette propriété fut divisée en trois lots le 19 janvier 1484. Ce fut dans une de ces trois portions, celle placée près des remparts de la

ville, à côté de la porte Bucy, dont elle n'était séparée que par un chemin étroit, que Coitier fit bâtir sa maison.

« Outre sa vétusté qui la faisait aisément distinguer au milieu des constructions fraîchement élevées, cette maison présentait, sculpté sur sa porte d'entrée, un éléphant portant une tour, et au fond de la cour, sur une autre porte qui masquait un escalier, un écusson également sculpté dans le bois. Cet écusson faisait saillie, et l'artiste l'avait disposé de manière à mettre bien en évidence un abricotier chargé de fruits (*), qu'on y avait représenté en relief. Enfin, sur cette même porte on avait sculpté les images de la Sainte-Vierge, de Saint-Jacques et d'un évêque, ainsi que l'inscription suivante :

Jacobus Coitier
Miles et Consiliarius
Ac vice-proeses Cameroe Compotorum
Parisiensis
Aream emit, et in ea oedificavit
Anno M. CCCC. XC.

La tranquillité et le calme que cherchait le médecin de Louis XI ne furent pas sans nuages dans cette maison de la

(*) Dans son *Nobiliaire de Franche-Comté* de Lurion donne aux Coitier : « de gueules à la fasce d'or accompagnée de trois têtes de léopard de même compassées de gueules, 2 et 1 ». Suchaux, dans sa *Galerie heraldo-nobiliaire de Franche-Comté*, donne : « de gueules à la fasce d'argent et trois trèfles d'or. » Mais les vraies armoiries de Coitier, relevées par son neveu Pierre Versé, évêque d'Amiens et qui figurent sur l'ortroi de sa chape sont : « d'azur à l'oranger attaché d'or. »

rue Saint-André-des-Arcs. L'esprit tracassier de l'archiâtre lui suscitèrent des ennemis ; un de ses voisins émit des prétentions au sujet de la jouissance de certains jardins et le procès fut porté devant le parlement.

En l'année 1491, les marguilliers de l'église Saint-André-des-Arcs voulant reconnaître la faveur d'avoir un aussi riche paroissien, offrirent à Jacques Coitier une place dans leur église pour y bâtir une chapelle destinée à sa sépulture et à celle de sa femme Marguerite Le Clerc. Cette chapelle était complètement terminée en 1505. Il s'agissait de la doter et d'y fonder des messes. C'est ce que fit Jacques Coitier dans deux actes importants : dans son testament daté du 6 juillet 1505, et dans l'acte même de cette fondation, fondation qui prévoyait une messe célébrée pour lui et sa femme, tous les jours, sauf les lundis et samedis. Le fondateur donnait à la fabrique de Saint-André-des-Arcs deux mille livres tournois (300.000 francs aujourd'hui) destinés à payer deux chapelains à raison de trois sols (environ 25 francs d'aujourd'hui) pour chaque messe. Après la mort de Coitier, sa femme, Marguerite Le Clerc, fera encore diverses donations au chapitre de Saint-André-des-Arcs.

Dans son testament, Coitier faisait participer à ses libéralités deux églises de Paris, seize congrégations religieuses,

(*) Il donna également à l'église de Monthier-le-Vieillard, à Poligny, une croix très habilement travaillée et y fonda une messe qui, d'après Chevallier (5) était encore célébrée en 1769.

dont les religieuses de Sainte-Claire à Poligny (*). La paroisse d'Aulnay, celle de Rochefort-sur-Armançon, tous les filleuls de Coitier, et ils étaient nombreux, de pauvres orphelines en âge d'être mariées, les amis, les serviteurs eurent leur part dans la curée.

Jacques Coitier mourut le vendredi 29 octobre 1506, entre quatre et cinq heures du soir. Ce fut dans la chapelle Saint-Nicolas de l'église Saint-André-des-Arcs, « chapelle des Coitier, chapelle de huit heures, chapelle de Saint-Claude » car elle reçut tous ces noms, qu'il fut enterré, attendant les nombreux personnages, ses descendants, qui vinrent successivement prendre place à côté de lui. Les descendants de l'archiâtre de Louis XI, dont pas un n'embrassa la profession de médecin, et dont plusieurs accrurent de leurs deniers la première fondation de la chapelle Saint-Nicolas, ne parvinrent pas à rendre « perpétuelles » les prières que pendant leur vie ils avaient achetées pour être dites après leur mort. Ils furent à peu près oubliés par le chapitre de Saint-André-des-Arcs; les messes ne furent pas célébrées régulièrement; et il arriva un jour en 1722, que le dernier représentant de la famille des Le Clerc Coitier, le marquis de Gourgues, s'aperçut que la chapelle Saint-Nicolas n'était plus décorée convenablement, qu'elle était à peu près abandonnée, et qu'elle servait à la fabrique, non seulement à faire le catéchisme des petits enfants, mais encore de « réceptacle des bancs portatifs de la paroisse. »

Quant à la maison de Coitier qui occupait l'emplacement des n^{os} 47, 49, 51 et 53 de la rue Saint-André-des-Arcs, elle fut démolie en 1739 et remplacée par des maisons qui ont disparu lors de la construction du lycée Fénélon.



Avant d'épouser Marguerite Le Clerc, fille de Jean Le Clerc, Seigneur du Tremblay, Conseiller au Parlement, et de Catherine de Vaudetar, Coitier avait eu deux enfants qui furent légitimés par le roi le 26 janvier 1480. Marguerite Le Clerc ne laissa pas de progéniture mâle, et Coitier, sous l'inspiration de sa femme, accepta comme fils son filleul et neveu, Jacques Le Clerc, auquel il fit des donations entre vifs, et qu'il institua son légataire universel. Jacques Le Clerc était fils de Pierre Le Clerc, Seigneur du Tremblay et Conseiller au Parlement, et de Louise Michel de Pierrevive, premier médecin de Charles VII, celui-là même sur lequel la critique s'est appesantie à l'occasion du mystère de la Passion. Ce fut ce Jacques Le Clerc, dit de Coitier, car l'archiâtre voulut qu'il portât son nom, qui devint, par son mariage avec Françoise Du Pra, la souche de la nombreuse famille des Le Clerc-Coitier, Seigneurs d'Auvray (*) et de Nonneville.

(*) C'est dans les archives de ce château que A. Chéreau a retrouvé les lettres de naturalité de Coitier.

CONCLUSIONS

Jacques Coitier fut le médecin habile et psychologue qui convenait à un monarque tel que Louis XI.

Il obtint de ce roi, moins par la ruse que pour sa valeur médicale, richesses et honneurs dont les médecins du temps eurent leur part.

Si Commines n'aime guère Coitier, de nombreux personnages le tinrent en haute estime, et, après la mort de Louis XI, il continua sa brillante carrière qui fut celle d'un médecin courtisan et non du tortionnaire cupide que dépeint la légende.

Vu le Doyen,
ROGER.

Vu le Président,
MÉNÉTRIER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) BRACHET. — Pathologie mentale des Rois de France :
Louis XI et ses ascendants, in-8, Paris, 1903.
- (2) CABANÈS. — Les morts mystérieuses de l'Histoire :
Louis XI, 1^{re} série, pages 181-203.
— Louis XI jugé par l'Histoire, expliqué par la médecine. Les Indiscrétions de l'Histoire, 6^e série, pages 1-35.
— Le médecin de Louis XI. Le Cabinet Secret de l'Histoire, 4^e série, pages 1-15.
- (3) CHAMPION (Pierre). — Louis XI, 2 vol. in-8, XXII + 236 p., 410 p., 2^e édition, Paris, 1928.
- (4) CHÉREAU (A.). — Les médecins de Louis XI. *Union médicale*, 1862, t. XV.
— Les lettres de naturalité de Jacques Coitier par Louis XI. *Bull. de la Soc. d'Agr., Sciences, Lettres et Arts de Poligny*, 1868, pages 10-11.
— Jacques Coitier, médecin de Louis XI, roi de France. *Bull. de la Soc. d'Agric., Sciences, Lettres et Arts de Poligny*, 1892, pages 290 et 364 ; 1893, page 1.

- (5) CHEVALIER. — Mémoires historiques sur la ville et seigneurie de Poligny, t. II, page 338, 2 vol. in-8, Lons-le-Saunier, 1769.
- (6) COMMYNES (Philippe de). — Mémoires, éd. J. Calmette et Durville, 3 vol. in-12, Paris, 1924-1925.
- (7) DELAVIGNE (Casimir). — Louis XI. Tragédie en cinq actes, 1832.
- (8) DUFOUR (J.). — La névrose de Louis XI. Thèse de Toulouse, 1907.
- (9) GANDILHON (A.). — Contribution à l'histoire de la vie privée et de la cour de Louis XI. *Mémoires de la Soc. hist. littéraire et scientifique du Cher*, 1905-1906, 4^e série, t. XX, XXI, in-8, Bourges.
- (10) GARRIGUES (A.). — Louis XI et sa légende rouge. *La Science médicale pratique*, 1927, pages 205-207.
- (11) GAUTHIER (Léon). — Fragments de correspondance de Jacques Coitier, médecin de Louis XI. *Bull. de la Soc. franç. d'Histoire de la Médecine*, t. XI, n^o 6, juin 1912, pages 315-338.
- (12) GENTY (M.). — Jacques Coitier, médecin de Louis XI. *Progrès médical, sup. illustre*, 14 janvier 1928.
- (13) GUYON (Louis). — Diverses leçons, in-8^o, livre I, chap. 8, 9, 11, Lyon, 1604.
- (14) HUGO (V.). — Notre-Dame de Paris, liv. X, ch. V, pages 361-386. Ed. Imprimerie Nationale, in-8, Paris, 1904.

- (15) MERCIER (L. S.). — La mort de Louis XI, roi de France. Pièce historique, in-8, Neuchâtel, 1783.
- (16) MONNIER (D.). — Les Jurassiens recommandables, in-8, Paris, 1828.
- (17) MOUSSON-LANANZE. — Jean Coictier, médecin de Louis XI. *Paris Médical*, 6 février 1926.
- (18) ROBINSON. — Historical pathology : the case of King Louis XI of France. *The Amer. Journ. of Insanity*, v. LXXV, n° 1, pages 155-187, 1918.
- (19) SALMON (A.). — Essai de poison sur un chien fait par l'ordre de Louis XI. *Bib. de l'Ecole des Chartes*, 4^e série, t. I, pages 167-169, 1854.
- (20) TOUBIN. — Le pays d'Alaise. *Revue des Deux-Mondes*, novembre-décembre 1861, pages 366-404.
- (21) VALSEN (J.) et CHARAVAY (E.). — Lettres de Louis XI, roi de France, publiées d'après les originaux pour la Société de l'Histoire de France, 11 vol. in-8, Paris, 1883-1909; VII, page 244; IX, pages 159, 172, 218, 228; X, pages 16, 78.
- (22) PORTRAIT DE COITIER : accompagné d'une notice par Dreux du Rodier dans le recueil publié par Odieuvre, marchand d'estampes, sous le titre de l'Europe illustre à Paris, in-4, Tome II.
- (23) GERMAIN BRICE. — Description de la Ville de Paris et de tout ce qu'elle contient de plus remarquable, Paris, 1713, in-12, Tome II.

- (24) NODIER, REGNIER, CHAMPIN. — Paris historique. Promenade dans les rues de Paris; Paris, 1837-40, in-8, Tome II.
- (25) DUHEM. — Une tentative d'empoisonnement contre Louis XI. Soc. d'Emulation du Doubs, 18 janvier 1900. Il s'agit d'un projet ourdi en Franche-Comté en 1478, par Jean de Chalon, prince d'Orange, et ses conseillers, pour se débarrasser du roi de France par le poison. Le projet échoua grâce aux relations d'un apothicaire français Jean Renon, qu'on avait voulu charger de l'exécution du crime.
-

